



« L'apprentissage, pas l'obéissance »

Refonder l'orthographe, c'était aussi l'objectif du précédent ministre de l'éducation nationale ?

D. C. Oui mais cette circulaire se contentait de recommander « *un enseignement explicite et progressif de l'orthographe* » ainsi qu' « *une attention permanente* » à celle-ci. Mais c'est ce que font tous les enseignants ! De plus, le dépliant qui l'accompagnait proposait « *quelques pistes d'exercices utiles* », dans le désordre, en faisant l'impasse sur les nombreuses pistes de travail issues des recherches de ces 20 dernières années en France et ailleurs. On était loin d'une réforme en profondeur de l'enseignement de l'orthographe.

Pourtant, il y a urgence, vous avez-vous-même pointé la baisse de niveau des élèves.

D. C. Oui mais la baisse de niveau ne signifie pas une baisse de l'apprentissage : l'école fait encore apprendre et les élèves progressent toujours au cours de leur scolarité. Il faut tenir compte d'un contexte difficile : les missions de l'école se multiplient, les exigences sont plus fortes, on demande aux élèves d'écrire comme des professionnels alors que le volume horaire du français a diminué. Comme le dit Pierre Encrevé, « *on voudrait qu'on fasse aussi bien que les autres alors qu'on a l'orthographe la plus difficile au monde et aussi bien qu'avant alors qu'on a deux fois moins de temps pour le faire* ». Pour refonder l'orthographe, il faut rompre avec le cadre de la faute. Mais on commente toujours les résultats des élèves par l'irréflexion et la négligence : entre la faute et la norme il n'y a rien, ce qui revient à faire l'impasse sur l'apprentissage. Pourquoi cette différence entre les sciences et l'orthographe qui, elle, n'est pas



DANIÈLE COGIS

Danièle Cogis est chercheuse en linguistique au laboratoire MoDyCo de l'Université de Paris Ouest. Elle a été maître de conférences en sciences du langage à l'IUFM de Paris (Université de Paris Sorbonne). Elle poursuit des recherches sur l'acquisition et l'apprentissage de l'orthographe, sur le niveau orthographique des élèves, ainsi que sur les démarches didactiques innovantes et leur appropriation par les enseignants. Derniers ouvrages parus : *Comment enseigner l'orthographe aujourd'hui* (Hatier 2011) avec Catherine Brissaud, *Orthographe, à qui la faute ?* (ESF 2007) avec Danièle Manesse, *Pour enseigner et apprendre l'orthographe* (Delagrave 2005).

considérée comme un objet de formation ? On considère l'erreur comme un indice du niveau de conceptualisation en maths, mais pas en orthographe.

Il faut donc modifier notre représentation de l'orthographe ?

D. C. Nous devons en effet adopter une autre perspective centrée sur l'acquisition et l'apprentissage et pas sur l'obéissance. C'est-à-dire travailler l'orthographe comme un système en étudiant prioritairement ses régularités. Ensuite travailler « le mur invisible des conceptions orthographiques » en permettant qu'elles s'expriment. Enfin travailler l'intégration de l'orthographe à la production d'écrits. Il faut en finir avec le

modèle traditionnel : leçon, exemple, règle, exercices, dictée, correction. On compte les fautes et on recommence parce que ça ne marche pas sans remettre en cause le postulat de départ. On doit travailler mieux dans un cadre horaire qui a diminué. Des dispositifs innovants existent.

Lesquels ?

D. C. Dans les recherches didactiques de ces dernières années, il y a des convergences fortes sur les principes et les activités à promouvoir. D'abord le fait de différencier les connaissances et leur mise en œuvre : si un élève ne met pas un « s » au pluriel, cela ne signifie pas qu'il ne connaît pas la règle. S'il écrit « *ont va au cinéma* », ce n'est pas parce qu'il

« DES DISPOSITIFS INNOVANTS »

a confondu avec le verbe avoir mais parce qu'il pense que « on » c'est plusieurs et au pluriel on met o-n-t. La réflexion méta linguistique doit donc occuper une place centrale. Il ne suffit pas de répéter pour comprendre. Les recherches montrent encore l'intérêt des activités de résolution de problèmes. Elles insistent sur la durée, l'intensité et la répétition nécessaires dans les activités orthographiques. Enfin, elles préconisent de partir soit de la norme soit des écrits spontanés des élèves et de les confronter.

Des exemples ?

D. C. Dans la « *phrase dictée du jour* », après la dictée et le recueil des différentes graphies, les élèves vont débattre sur un mot. Le but est de permettre aux élèves de dire et s'entendre dire comment ils ont fait, pour qu'ils prennent conscience de leurs procédures et en évaluent le bienfondé. C'est un temps capital. La difficulté pour l'enseignant est de ne pas donner la réponse, ne pas valider tout de suite. Ensuite la classe échange pour élaborer la norme et on introduit la notion de preuve. Dans la « *phrase dictée donnée* », il y a dictée, relecture et correction personnelle, puis confrontation avec la phrase normée écrite au tableau. L'élève doit justifier la norme avant la formalisation. Nous avons maintenant des études qui montrent que les progrès sont accentués avec ces dispositifs. Les difficultés orthographiques persistent mais davantage d'élèves franchissent des étapes. On peut donc gagner en se remobilisant sur l'enseignement de l'orthographe.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXIS BISSERKINE